

R.P. Georges Neyrand

Chargé de Cours - Université deTokyo



**Résumé :** Dans cette communication effectuée en mai 1970 à Tokyo, dans le cadre du « premier colloque franco-japonais pour l'enseignement de la langue française au Japon », le révérend Père Georges Neyrand, grand spécialiste du Japon, évoque des idées qui nous ont paru assez proches de celles de François Jullien pour que, toutes choses étant égales par ailleurs, nous décidions de les offrir, en annexe du colloque de Hué, aux lecteurs de cette revue comme témoignage complémentaire.

**Mots-clés :** immanence, transcendance

**Abstract :** This is a communication pronounced in 1970<sup>th</sup>, in Tokyo, in the "First colloquia between French and Japanese about teaching French in Japan". The Reverend Father Georges Neyrand who is a good specialist in Japans' civilization, invokes ideas that seemed quiet near from those of François Jullien according to whom all things are equals. We decided to suggest them, in the annex of Hues' colloquia, for this magazines' readers as a complementary view.

**Key words :** immanence, transcendence, teaching and apprenticeship of languages and cultures.

Toute langue .exprime le génie d'un peuple et vouloir séparer l'étude de la langue, de l'esprit qui l'a fait naître est une entreprise vouée à l'échec. C'est là un truisme. Et qui n'est pas lourd de conséquences, s'il s'agit do passer d'une langue occidentale à une autre. Mais il en va autrement quand un Japonais se met à apprendre le français. Il doit subir au delà de la bataille des mots, l'affrontement d'une autre vision des choses. D'un mot, l'étudiant japonais .entre dans un Nouveau Monde.

Dans ce Nouveau Monde, une des découvertes majeures que doit faire l'étudiant, est ce que j'appellerai *la Transcendance* de la langue française. *Transcendance*, le mot peut paraître obscur; et je vais tâcher do l'expliquer de mon mieux. Tandis que la langue japonaise apparaît comme un océan d'une horizontalité sans

limite, le français peut être comparé à un de ces icebergs dont la partie émergée est supportée par une partie immergée invisible, mais considérable. Les notions exprimées par les mots français ont une *profondeur*. On peut les prendre à différents niveaux, et ces différents niveaux s'appellent l'un l'autre. C'est pourquoi, face à l'horizontalité du japonais, j'aimerais parler de *la verticalité* du français, verticalité qui vise l'Absolu. Des exemples concrets éclaireront cette comparaison.

Prenons la notion d'*esprit*. Nous parlons d'une vie de l'esprit, nous parlons de choses spirituelles, nous opposons volontiers l'esprit à la matière. Le mot «esprit» a, certes, diverses acceptions. Pourtant la notion d'esprit ne s'appuie-t-elle pas sur l'image suivante: Il y a une réalité matérielle, celle que nos sens atteignent, il y a une réalité spirituelle qui, elle, n'est pas atteinte directement par les sens. La réalité totale comprend deux zones : la zone matérielle et la zone spirituelle. Selon que l'on est spiritualiste ou matérialiste, platonicien ou existentialiste, on insistera davantage sur l'une ou l'autre zone, mais qu'on l'exalte ou qu'on le rabaisse, l'esprit demeure une zone du réel. Pour le Japonais, l'esprit est l'esprit de l'homme » Il existe une réalité, l'homme, et dans l'homme, une activité dite spirituelle. Si l'on emploie le mot esprit en général, celui-ci désigne une notion purement abstraite, une notion abstraite par l'homme de l'homme même, et non pas une zone de la réalité. Lorsqu'on dit en français «la matière est faite pour l'esprit», on veut dire que la réalité-esprit est la fin de la réalité-matière. C'est une vue, disons métaphysique, discutable certes, mais aisément compréhensible. Pour un Japonais cette expression «la matière est faite pour l'esprit» est fort obscure. Cela voudrait dire, à la rigueur, que le corps de l'homme est fait pour l'esprit de l'homme, position que seuls soutiendront les platoniciens enragés. Ainsi, tandis que le mot esprit se réfère en japonais à l'esprit de l'homme concret, le même mot en français est doué d'une amplitude qui coiffe les aspects divers du spirituel d'une part, et qui oriente d'autre part vers l'Esprit comme valeur absolue. La notion recèle une Transcendance.

J'ai ouï dire que lorsque Gabriel Marcel vint au Japon il y a une quinzaine d'aimées, son traducteur eut beaucoup de peine à traduire le mot «ôtre». Gabriel Marcel en était fort scandalisé, paraît-il. Le Français, en effet, habitué à une échelle des êtres parcourt aisément cette échelle dont les échelons pourraient s'appeler: l'être matériel, l'être contingent, l'être de raison, l'être spirituel, l'être suprême etc... Mais le Japonais n'aime pas spéculer sur l'être en soi: il ne voit que des choses et des gens. La verticalité de la notion d'être risque d'être réduite, par l'étudiant, à l'horizontalité des existants concrets.

La notion de *Personne* est particulièrement difficile à saisir pour les Japonais. En français le terme «personne» ne désigne pas seulement un individu, il s'oppose à la « chose ». C'est « Quelqu'un » face à « quelque chose ». Mieux encore, la Personne a quelque chose d'Absolu. Quelle qu'en ait été l'origine et l'histoire-, c'est un fait que de nos jours en français, la notion de Personne retient une part d'Absolu, et ceci quelles que soient les opinions philosophiques des gens. Dans ce sens, on parle des droits sacrés de la Personne, du respect dû à la Personne humaine. Le Japonais n'a aucune peine à comprendre le mot personnalité dans le sens où l'on dit que Napoléon est une grande personnalité. De même l'individualité, le fait d'être soi et pas un autre, ne présente aucun problème. Mais la Personne reste un mystère.

Faut-il noter d'abord que la langue japonaise ignore cet outil grammatical qu'on appelle les personnes, Je, Tu, Il...? La phrase japonaise, grammaticalement parlant, est toujours impersonnelle. Ceci n'est peut-être pas un fait très important. Ce qui l'est davantage, c'est que tout discours en japonais est l'expression d'une *relation sociale*. La relation des interlocuteurs impose non seulement un certain degré de politesse, mais impose aussi largement le contenu même du discours. L'étudiant qui s'adresse à un professeur, non seulement lui parlera sur le ton requis par la relation étudiant-professeur, mais encore mettra dans son discours les propos que précisément un étudiant doit tenir à un professeur. Le même étudiant s'il s'adresse à l'un de ses cadets non seulement emploiera un autre ton, mais encore dira autre chose. La relation sociale n'est pas seulement le moule du discours, elle en impose le contenu.

Faisons un pas de plus. Pour le Japonais, l'individu se définit comme une relation à autrui. Qui dit relation, dit être relatif... Nous sommes loin de l'Absolu de la Personne. C'est ainsi que pour dire «JE», il y a en japonais une demi-douzaine de mots; chacun se différencie par la relation à autrui qu'il suppose, aucun ne comporte une référence à l'Absolu. De même, il serait intéressant de comparer l'usage des honorifiques japonais et celui des majuscules en français. Le premier se réfère à un Système Social, le second oriente vers une Transcendance. Précisément, nous écrivons volontiers Personne avec une majuscule. Je citais précédemment les expressions suivantes: les droits de la Personne, le respect de la Personne. Le Japonais comprendra les Droits de la personne - ou aura tendance à les comprendre - comme une expression juridique déjà codifiée ou à codifier. Le respect de la Personne voudra dire, le devoir moral de traiter les gens avec les égards qui leur sont dus. L'expression française disait autre chose.

Si l'on parle d'Absolu, il viendra naturellement à l'esprit l'idée de Dieu. Pour un Français, Dieu est un des noms, et probablement le nom le plus courant de l'Absolu. Le Japonais n'aurait pas l'idée d'unir l'Absolu à l'idée de Dieu. Dieu, pour lui, est l'objet d'une conscience religieuse individuelle. Dieu appartient à la sphère du privé, il entre dans le monde des sentiments intimes. Cela n'a rien à voir avec un Etre Absolu, source et fin des êtres concrets relatifs. Dans la littérature française, de Descartes à Sartre, Dieu comme Absolu tient une place suffisamment importante pour qu'il soit nécessaire de signaler, ici, cette source de contresens.

On pourrait faire de semblables réflexions sur beaucoup d'autres notions, telles que la famille, le progrès, l'unité, la liberté, le devoir etc. Je n'en choisis que quelques unes. Prenons la famille par exemple. Quand l'étudiant entend le mot de Gide : «*Familles, je vous hais!*», je crains qu'il n'y voie que la critique d'un système social. Alors que Gide s'adresse à des gens pour qui la famille est chose *sacrée*. Sa formule tire toute sa force de son caractère blasphématoire.

La notion d'*unité* n'est peut-être pas facile à saisir pour quiconque. Mais en français, le vocabulaire de l'unité est riche. Il y a : *l'un, l'unité, l'unicité, l'union, la réunion, la synthèse, la communion, la communauté...* etc. et leurs contraires. Tous ces mots sont terriblement difficiles à traduire en japonais Et cette difficulté nous révèle ceci : le Japonais distingue mal l'unité transcendante de l'unité numérique; ou si vous voulez une autre formulation, l'idée que la synthèse est **plus** que la somme de ses composants,

ou l'idée que l'unité de la synthèse inclut la complexité et la transcende, cette idée d'unité n'est pas familière au Japonais. Pourtant, cette notion d'unité n'a rien d'abstrus: elle sert de base à toute réflexion sur l'Evolution; elle sous-tend le leitmotiv de l'Exposition d'Osaka "Progrès 'et Harmonie". Je crains qu'en japonais ces mots ne soient, si j'ose dire, aplatis.

Je voudrais maintenant insister sur deux notions plus ou moins liées: le Beau et le Vrai. Car ces deux catégories sont particulièrement importantes pour les études littéraires. La catégorie du Beau et celle du Vrai sont mal délimitées en japonais. Notons en passant, que même en français, nous disons «un beau geste», là où il est question d'un geste «bon». Quoi qu'il en soit, les Japonais considèrent le beau comme une chose subjective. Si je dis que cette statue est belle je veux dire qu'elle me paraît belle à moi, mais non pas qu'elle est belle en soi, et donc qu'elle peut être laide pour vous. Il n'y a pas de beauté en soi, ni au sens de Platon d'un Beau Absolu, ni même au sens où une œuvre pourrait être belle indépendamment de celui qui la contemple. De la relativité des jugements esthétiques, le Japonais tire la conclusion que le beau est relatif au goût de chacun.

Franchement parlant, je crois que les Japonais tout en professant ce point de vue subjectif sur le beau, ont, dans la pratique, un comportement sensiblement différent. Car si le beau n'est strictement qu'une affaire de goût personnel, les études esthétiques, la critique d'art et toute discussion sur l'Art ne sont-elles pas condamnées à la stérilité ?

Pour Malraux *L'Art est la monnaie de l'Absolu*, formule admirable aux yeux de la plupart des Français, mais formule plus qu'étrange aux yeux de l'étudiant japonais, disons même formule incompréhensible. Car pour lui, en fin de compte, l'Art malgré tous ses prestiges, n'est qu'un divertissement du cœur. La valeur de l'œuvre c'est l'émotion qu'elle suscite dans chaque âme, et il n'y a pas lieu de chercher au delà de cette impression subjective.

Voilà ce que pensent confusément les étudiants japonais. Cela explique d'une part un certain mépris des scientifiques pour la «littérature», et la méfiance des littéraires pour ce qui serait censé expliquer le Beau. Nous voilà donc amenés à un problème brûlant. Peut-on entreprendre des études littéraires sans supposer une base objective à l'appréciation du Beau ? Si le Beau n'existe pas, le professeur de littérature n'est-il pas un illusionniste ? Si la littérature n'est qu'un passe-temps raffiné, a-t-elle sa place à l'Université ? Je pense que ces questions doivent être clairement posées devant les étudiants... posées et résolues.

Je pense que les études littéraires sont une vraie connaissance qui n'a pas l'exactitude des sciences physiques ni la clarté des techniques, mais dont la rigueur ne le cède en rien à celles-ci. Certes, les études littéraires supposent un jugement de valeur; mieux, elles vont d'un jugement de valeur à un autre jugement de valeur. Mais pourquoi un jugement de valeur serait-il anti-scientifique? Le Droit tout entier n'est-il pas un tissu de jugements de valeur ?

Je pense que seule l'affirmation d'un Beau objectif peut fonder et justifier les études littéraires. Et si l'on est d'accord avec la formule de Malraux, la monnaie de l'Absolu, il n'est plus nécessaire d'insister sur la valeur de Transcendance incluse dans la notion de Beau.

A ces réflexions sur le Beau, il faut joindre une série de réflexions sur le Vrai. Tout discours est, de soi, l'énoncé d'une vérité. Cela peut sembler évident, mais les difficultés commencent de suite. Car en japonais la notion de vérité est confuse. Pour un Japonais, il y a des faits *réels*, des idées *justes*, des affirmations *exactes*. Mais ces différentes choses que nous appelons vraies, ne composent pas cette catégorie abstraite que nous appelons la *vérité*. Si nous écrivons *Vérité* avec une majuscule, nous prêchons un mythe; et si l'on écrit *vérité* avec une minuscule, le mot intraduisible éclate en différents qualificatifs: réel, juste, exact. En japonais la vérité n'est pas stable.

Il s'ensuit donc qu'une chose est dite vraie parce que celui qui parle la juge telle. La vérité est subjective, au Japon. Quand je dis que cela est vrai, je veux dire que cela est vrai pour moi, pas nécessairement pour vous. Il y a ma vérité, il y a votre vérité... Dès lors, à quoi bon discuter ?

Deuxième conséquence. Puisqu'il n'y a pas de vérité en soi, le discours ne vise pas à traduire cette vérité objective, mais à transmettre quelque chose à quelqu'un. Il a Une fonction sociale, son but est l'impression à produire sur l'interlocuteur. La vérité du discours est une vérité opératoire, ou plus exactement, le discours est vrai lorsqu'il est *efficace*. C'est ainsi qu'une vérité inutile n'a aucune raison d'être proclamée et qu'une vérité nuisible doit être tue. Il ne faut pas dire à ce malade qu'il a un cancer: cela est évident au Japon. Autre exemple: en raison de divergences de vues, je me sépare d'un associé. Volontiers le Français fera un éclat «*Et je lui ai bien dit ce que je pensais...*» Attitude déraisonnable pour un Japonais. Puisqu'on se sépare, à quoi bon approfondir le différend? Evitons les heurts inutiles, et laissons dans l'ombre les vérités dangereuses. Je me souviens d'avoir vu un film dans lequel une petite jeune fille cherchait à savoir ce qu'était devenue sa mère. Tout le monde autour d'elle lui répond qu'elle est morte: il valait mieux pour la fille croire cela que savoir la vérité, c'est-à-dire que sa mère était une prostituée. La bienveillance passe avant la vérité. Par contre, si l'on veut attaquer quelqu'un, on aura peu de scrupules dans le choix des arguments. Pour accabler l'Administration des Universités, les étudiants faisaient naguère flèche de tout bois!

L'idée que la vérité, parce qu'elle est Vérité et uniquement parce qu'elle est Vérité, doit être proclamée est une idée nouvelle pour l'étudiant japonais. Pour le Français, la vérité a une valeur en soi, et dans son ordre une valeur absolue. Tout effort de recherche, que ce soit dans le domaine scientifique ou littéraire, a pour but, et pour but unique, d'atteindre la vérité. On dira en français que cet effort est un effort *gratuit*, et, fait significatif, ce mot gratuit n'a aucun équivalent japonais.

D'autre part une vérité découverte ne doit pas être cachée. Dans la mesure où elle est une valeur universelle, elle doit être proclamée, que le résultat de cette proclamation paraisse heureux ou fâcheux. La vérité est un absolu qui ne fléchit le genou devant personne. Voilà ce que pense le Français. Mais cette Transcendance de la Vérité n'est pas familière à l'étudiant japonais.

Si nous associons la Transcendance du Beau à la Transcendance du Vrai, nous sommes amenés à dire ceci: une œuvre littéraire ne tire pas sa valeur du fait qu'elle se situe politiquement à droite ou à gauche, ni du fait qu'elle soit

d'inspiration chrétienne ou marxiste, ni du fait qu'elle ait été écrite avec des intentions pieuses, mercantiles ou révolutionnaires, mais uniquement du fait quelle a un rapport avec la catégorie du Beau. Ce principe me paraît lourd de conséquences pratiques.

Pour étayer mon point de vue sur la Transcendance de la langue française, je voudrais citer deux témoignages. Récemment un professeur japonais faisant une conférence sur Samuel Beckett déclarait que l'intérêt de Beckett venait de sa métaphysique occidentale. Si l'on ferme les yeux sur cette métaphysique occidentale, on ne trouve dans Beckett que des exercices de style assez lassants. Je partage pleinement le point de vue de ce professeur, et ce qu'il disait sur Beckett, c'est ce que je voudrais dire sur l'ensemble de la littérature française. Mon deuxième témoin sera le politicien Léon Blum. Je choisis intentionnellement un auteur qui n'est pas chrétien. Léon Blum écrit dans *A l'Echelle Humaine*: «*L'homme doit savoir le prix de la vie, mais il doit savoir la subordonner à des fins idéales, qui sont des fins collectives: la Justice, la Liberté humaine, l'Indépendance nationale, la Paix elle même, car la Paix se place au nombre des fins nécessaires de l'Humanité, et est peut-être la plus nécessaire de toutes, en ce sens qu'elle est la condition de presque toutes les autres. Cette subordination s'appelle pratiquement le sacrifice, et une propagande révolutionnaire qui ne sait plus l'enseigner s'abaisse et se vulgarise* » Notons les majuscules de Justice, Indépendance, Liberté, Paix, Humanité. Ces notions sont personnalisées, transcendantes aux individus. Il faut leur sacrifier sa vie. Voilà un bel exemple de Transcendance dans un court paragraphe de français. J'aurais bien de la peine à le traduire en japonais.

Je voudrais maintenant donner quelques vues plus pratiques. La Transcendance du français, lui vient principalement de son héritage chrétien, cela ne fait aucun doute. Pour percevoir la 'Transcendance, faut-il donc que l'étudiant apprenne à connaître le Christianisme ? Certes une certaine connaissance du Christianisme est précieuse à bien des égards. Et comme missionnaire, je souhaite ardemment que les étudiants s'intéressent au Christianisme. Pourtant, pour découvrir la Transcendance du langage, l'étude du Christianisme n'est peut-être pas le moyen le plus adapté. Parce que d'abord les mots proprement chrétiens n'ont pas passé en grand nombre dans la langue profane. *Incarnation* est un bon exemple de mot chrétien utilisé largement. Mais il faut reconnaître que le nombre de ces vocables est plutôt restreint. Ainsi une étude du Christianisme conduirait peut-être à un savoir parallèle, mal intégré. Une deuxième raison est que s'il est vrai que le Christianisme a donné au français sa Transcendance, il n'est pas évident que l'étudiant doive refaire le même parcours historique. En termes pédants, l'ontogenèse n'est pas forcément une phylogénèse. Plutôt que du Christianisme tel quel, c'est d'une philosophie dont l'étudiant a besoin. D'un mot qui fait image, avant de lire l'Évangile, étudions Platon.

Un deuxième point sur lequel je voudrais insister davantage, est que les études littéraires poursuivent un jugement de valeur. Il s'agit en définitive de déceler ce qui est beau, et de le goûter. Cela veut dire que le critère de base sera le Beau avec inclus en lui un jugement de vérité.

Il faut affirmer hautement que le français n'a pas de valeur utilitaire; sa valeur pour

transmettre les données scientifiques, pour organiser les échanges commerciaux ou techniques est quasi nulle. Le français est un *objet de luxe*. C'est là un fait, mais c'est aussi une chance. Car ce fait nous oblige à envisager le français sous son seul angle esthétique. L'étudiant apprend le français parce que le français a une valeur esthétique, et pour aucune autre raison. Il faut qu'il en soit averti et convaincu.

Toute étude littéraire vise à porter un jugement de valeur sur une œuvre. Pourtant, la façon de porter ce jugement diffère dans le cas du français et dans celui du japonais. Pour le Français la qualité littéraire réside dans un accord entre l'expression et la réalité à exprimer. On examinera la vérité de l'affirmation, l'exactitude de la formulation, l'originalité de la forme, sans d'ailleurs que ces trois points de vue puissent réellement se disjoindre. L'œuvre littéraire est en somme la création d'un nouveau symbole. Pour le Japonais, la qualité littéraire est, je crois, l'exactitude d'une formulation dans une situation donnée. Il s'agit pour lui de trouver le *modèle* prévu pour le cas en question. Il ne s'agit pas là d'un conformisme, car le nombre des modèles est, strictement parlant, infini. Mais il y a, ou il doit y avoir, un modèle. Il s'agit pour l'auteur de découvrir le bon modèle, pour le lecteur d'apprécier l'exactitude de cette découverte. La formation littéraire s'oriente donc vers la connaissance la plus étendue possible, d'un stock de modèles. Le français, langue très pauvre, au lieu de rechercher un modèle s'oriente vers la création d'une expression nouvelle.

Donnons un exemple concret de ce que je viens de dire. Je suppose que vous arriviez inopinément dans une maison où quelqu'un vient de mourir. C'est une situation assez peu fréquente. Le Français mis dans cette situation cherche à fabriquer une formule de politesse qui exprime son regret d'arriver dans de telles circonstances. Mais le Japonais agit autrement. Car en japonais il y a une formule prévue pour ce cas là. Un homme cultivé la connaîtra, même s'il n'a pas une seule fois dans sa vie l'occasion de l'employer.

Même si l'on n'admet pas ce que je viens de proposer, il reste que la littérature est à base de jugement de valeur. La meilleure formation possible - j'oserais dire la seule possible - est d'habituer l'étudiant à porter un jugement de valeur sur des textes. Le moyen pratique est de lui faire comparer un texte à un autre, un bon avec un mauvais, un meilleur avec un moins bon. Il faut qu'il juge sur pièces, de la concision ou de la prolixité, de l'obscurité ou de la limpidité. Il faut qu'il distingue rigueur et sophisme, ironie et lyrisme et naturellement qu'il découvre, s'il y a lieu, la Transcendance. Dans cette étude, le nom de l'auteur est inutile: il n'apporterait qu'un préjugé. C'est le texte seul qu'il faut juger. Récemment, dans un séminaire à Komaba, M. Pinguet préconisait cette méthode. Elle s'impose, me semble-t-il. On objectera que le débutant est incapable de juger la valeur littéraire d'un texte. Je crois cependant que, guidé par un professeur, un bon étudiant peut le faire très vite. Au reste, un étudiant qui ne peut ou ne veut à brève échéance porter un jugement littéraire, que vient-il faire en classe de français ?

Dans l'exposé que je viens de faire, j'ai dû durcir les oppositions afin de rendre plus claire la thèse que je présentais. En terminant je tiens à m'en excuser. J'ai présenté des schèmes qui sont plus des tendances fondamentales que des catégories établies pour toujours. La réalité est plus floue et surtout plus mouvante. C'est ainsi que

lorsque j'ai dit que pour le Japonais il y a distinction entre ma vérité et votre vérité, je signalais une tendance que la formation scientifique moderne peut difficilement tolérer et qui de ce fait est probablement en régression. De même dans la littérature française actuelle, lorsque celle-ci devient une pure écriture - jusqu'au degré zéro - la dimension transcendante s'efface considérablement. Ainsi mon exposé aurait demandé plus de nuances.

J'ai en outre présenté des vues fort discutables, et je reconnais volontiers que les quelques exemples fournis ne suffisent pas à les prouver. Pourtant, en terminant, je ne puis que réaffirmer ma conviction : l'étudiant japonais qui aura découvert, perçu et savouré la Transcendance de la langue française, aura saisi un des trésors les plus précieux qu'elle pouvait lui offrir.

Tokyo, avril 1970